

## ÉTUDES ONOMASTIQUES

### ORIGINE DES NOMS CANADIENS

---

Les noms de famille ou noms patronymiques datent en France du haut Moyen âge. On voit figurer les noms patronymiques dans les contrats, testaments, actes de baptême et de décès dès le XI<sup>e</sup> siècle. On cesse à cette époque de s'appeler Thierry fils de Guillaume, Amadieu fils de Thierry, et les familles commencent à adopter un nom patronymique (de *pater onuma*, nom du père, nom commun à toute une race et tiré de celui qui en est le premier auteur). Mais comme les registres de l'état civil français ne furent tenus régulièrement qu'à dater du règne de François I<sup>er</sup>, on ne saurait remonter plus haut que le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle pour établir une généalogie sur actes authentiques, sauf pour certaines familles. Les registres de naissances, mariages, décès, furent tenus par les curés des paroisses jusqu'à la Révolution. Beaucoup ont disparu au cours des guerres et autres calamités. Ainsi, tout l'état civil de Paris a été détruit pendant la Commune en 1871, dans l'incendie de l'Hôtel de ville.

Les noms patronymiques sont tous plus ou moins d'anciens surnoms. Un défaut, une qualité physique, le métier, l'habitation, le lieu d'origine ont servi à désigner le lointain ancêtre, et ce vocable est devenu le nom de toute une lignée. D'anciens noms de métiers sont demeurés comme noms de famille alors qu'ils ont complètement disparu du langage courant. Fournier et Maréchal, par exemple, sont des noms très répandus parce que le métier de mettre au four, autrement dit de pâtissier, et celui de ferrer les chevaux étaient pratiqués par beaucoup de gens.

Dans l'armée française de l'ancien régime, l'armée royale, tout le monde, officiers et soldats, portait un "nom de guerre". Ainsi le maréchal d'Harcourt s'appelait Cadet la Perle parce qu'il était cadet de la maison de Lorraine et qu'il avait la curieuse habitude de porter une perle à l'oreille gauche. Le maréchal Bernadotte, futur roi de Suède, se nom-

mait le sergent Bellejambe sous Louis XVI et le futur Maréchal Victor portait le surnom de Beausoleil. Lorsque Napoléon le fit duc de Bellune, les soldats disaient en riant que d'un Beausoleil l'empereur avait fait une Bellelune. Une des familles les plus anciennes de la noblesse française, les Baillancourt, porte encore de nos jours l'ancien nom de guerre de ses ancêtres et s'appelle Baillancourt dit Courtcol.

Au Canada, les vieux surnoms des soldats des régiments français sont demeurés comme noms patronymiques de beaucoup de familles. La Débauche, La Chance, La Ramée, Pretaboire, Vadeboncoeur, Sansfaçon, Brind'amour, La Liberté, Sansquartier, La Franchise, etc., rappellent que beaucoup de canadiens descendent de soldats des régiments de Carignan, de Chambellé et des troupes de la Marine. Il sied de remarquer que l'on rencontre très rarement de ces anciens surnoms militaires dans l'état civil moderne en France, sauf le nom de Poincaré (jadis orthographié Poingcarré), lequel appartient évidemment à cette formation onomastique.

Beaucoup de noms d'origine se rencontrent dans l'état civil canadien-français: Danjou ou d'Anjou, Davignon, DeBlois, DeGuise, Dagenais (Agenois), Parisien et Parizeau, Normand, Normandin et Normandeau, Breton, Tourangeau, Manceau, Gascon, Picard, etc. Tous ces noms d'origine sont demeurés comme patronymes.

Mais à cause de ces surnoms bien des familles ont perdu jusqu'au souvenir d'un ancien patronyme porté par leurs ancêtres en France. Et beaucoup de généalogies canadiennes se perdent inextricablement dans les surnoms et noms de guerre. Ainsi, il existe plusieurs familles du nom de Larose ou La Rose au Canada. C'est essentiellement un ancien surnom de soldat comme La Ramée, La Fleur ou La Violette. Mais l'origine de tous les Larose n'est nullement la même, de toute évidence, car beaucoup de soldats se surnommaient ainsi. Il y a des La Rose dont le patronyme est Chartrand, d'autres qui descendent d'un soldat appelé DeGuire dit La Rose. Consacré par l'usage et le temps, l'ancien surnom est devenu patronyme. Les Chartrand et les Deguire sont des Larose sans qu'il y ait parenté entre ces roses de tiges différentes.

Et, au contraire, des familles de noms différents sortent d'un ancêtre commun. C'est que, comme en France, certaines familles canadiennes ont porté des multitudes de surnoms. Ainsi les Rivard ont eu dix surnoms. Les descendants de Nicolas Rivard de La Vigne se sont appelés Rivard de La Nouette, Rivard de La Glanderie, Rivard dit La Coursière, Préville, Loranger, Verte-feuille, Bellefeuille, Montendre et Saint-Mars. De sorte que les Loranger, les La Coursière, les St-Mars et les Rivard, sortant d'un même ancêtre, sont de la même race, de la même mesnie comme on parlait autrefois.

Le profond individualisme des français les portait à adopter des surnoms. Les fils d'un même père arboraient ainsi un signe distinctif, une marque personnelle qui finissait par se fixer et devenir le nom de famille, le patronyme d'une nouvelle branche.

Les écrivains, qui sont généralement des gens très individualistes, ont toujours aimé signer leurs ouvrages d'un nom qui ne fût pas trop commun, d'un nom qui sortit de l'ordinaire. C'est pourquoi Jean-Baptiste Poquelin s'est fait appeler Molière, que François Arouet a signé Voltaire, et que Anatole Thibault a préféré s'appeler Anatole France sur ses livres. C'est une habitude absolument admise dans tous les pays que ces noms littéraires. Mais le brave soldat canadien qui, sous Louis XIV, se faisait appeler Sansquartier ou Brind'amour, obéissait au même sentiment que Jean-Baptiste Poquelin qui se fit appeler Molière: le désir de n'être pas confondu par un autre. C'est ce besoin d'affirmer sa personnalité qui faisait adopter La Glanderie ou La Coursière par un Rivard qui ne voulait pas être confondu avec les autres Rivard. C'est de l'individualisme.

Mais le sentiment de l'individuel se perd et son besoin s'affaiblit. Les grandes collectivités modernes rendent les hommes de plus en plus grégaires et anonymes. Toute originalité devient suspecte, un crime contre la foule. L'individualisme est une atteinte au nivellement général. Nous ne comprenons déjà plus nos pères qui ne voulaient pas porter tous le même nom. Et nos descendants ne nous comprendront pas, car ils ne porteront même plus de noms mais des numéros comme les rues de New-York.

*Patronymes et surnoms.*

On a beaucoup reproché ses erreurs au *Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes* de Mgr Tanguay. Il en contient d'innombrables, en effet, et même à l'article Tanguay, car il a fait naître son premier ancêtre canadien à "Plancery", évêché de "Luçon", alors qu'il faudrait lire Ploudiry, évêché de Léon. On oublie trop pourtant que beaucoup de ces erreurs ne sont pas le fait de Tanguay, mais qu'il les a trouvées dans les actes de l'état civil qu'il a copiés. Car Tanguay ne fut qu'un copiste. Ignorant et dénué d'esprit critique, il était incapable de rectifier les textes anciens qu'il lisait. Il les a reproduits avec toutes leurs fautes. Dans l'acte de mariage de Jarret de Verchères et de Marie Perrot, Tanguay a imprimé que Jarret était originaire de la "paroisse de Chef, archevêché de Visme en Dauphiné". Il s'agit de la paroisse de Saint-Chef, archevêché de Vienne en Dauphiné. Mais, si on lit cet acte dans son texte manuscrit, au registre des mariages de l'Île d'Orléans, à la date du 17 septembre 1667, on constate que le curé de Sainte-Famille a parfaitement écrit "paroisse de Chef, archevêché de Visme en Dauphiné". De sorte que les fautes de Tanguay sont presque toujours celles des curés qui ont rédigé les actes. En tout cas, l'immense travail de l'abbé Tanguay est fort utile aux historiens à condition de le consulter avec une science onomastique et historique un peu avertie.

Souvent, les surnoms des familles figuraient seuls sur les actes de l'état-civil, ce qui est parfois très embarrassant. Il arrivait aussi qu'un individu, inscrit à son baptême sous le patronyme familial, se mariait sous son seul surnom. Baptisé sous le nom de Chartrand, un homme s'est marié sous le nom de Larose. Un lieutenant au régiment de Guyenne nommé M. de Morambert s'est marié en 1773 sous le nom de Roussel. Mais c'est bien le même et il s'appelait Jean-Baptiste Roussel de Morambert (*Généalogie des Trudel* par M. Bouthillier-Trudel). L'ingénieur militaire Catalogne a été longtemps connu sous son nom de guerre de La Liberté. Le Ber de Senneville se nomma La Rose. Les prénoms aussi changeaient sans que l'on puisse en savoir la raison. Cela se

pratiquait en France et il est bien connu que la reine Catherine de Médecis, épouse du roi Henri II, avait la manie de changer les prénoms de tous ses enfants. Celui qui devait être un jour le roi Henri III se nommait en réalité Alexandre-Edouard (Maricourt: *Les Valois*). Dans une généalogie royale, on s'y retrouve toujours, mais dans une généalogie de famille tout à fait obscure, c'est assez embarrassant. Au Canada, Joseph Lamy qui épousa Marie de Chevrainville, fut inhumé sous le nom de Isaac Lamy. Sa femme est appelée Chevrainville dans l'acte (*Généalogie Dagneau d'Ouille*, Bib. Nationale, Paris, Fonds Français, Chérin, Dossier 30, et Arch. des Colonies, Paris).

Toutes les familles ou presque toutes ont eu des surnoms. Les Maisons royales avaient en cela donné l'exemple, depuis des temps immémoriaux. La Maison de France porta toujours son vieux surnom de Capet. Les ducs d'Anjou se firent un patronyme de leur surnom de Plantagenet. Un duc d'Aquitaine se surnommait Tête d'Étoupe. Foulque le Réchin et Grise Gonnelle étaient des ducs d'Anjou. Herbert, comte du Mans, fut appelé Eveille-Chien. Thibault le Tricheur était un comte de Champagne. Le comte Rouge et le Comte Vert étaient souverains de Savoie. Ce goût des surnoms survécût longtemps en France dans les familles les plus aristocratiques. A la veille de la Révolution, chez les Mirabeau, l'un d'eux s'appelait Mirabeau-Tonneau.

Au Canada, la tradition des surnoms fut très vivante aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le lieu d'origine en France, une terre que la famille y avait possédée, une alliance dont on était fier, un parrainage ou une parenté servaient à doter les fils d'un nom qui les individualisait. Les fils de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, se surnommaient Niverville et Montizambert à cause des Aubin de Niverville-Montizambert, de Mortagne au Perche, qui étaient leurs parents (voir à ce sujet: Rév. Père A. Godbout: *Origines des Familles Canadiennes et Nova-Francia*, revue d'Hist. du Canada, vol. IV, no 1). Une branche Boucher se surnomma La Broquerie qui était le surnom d'un parent, le chirurgien Chartier de La Broqueterie. La Broquerie étant une contraction de LaBroqueterie.

En France comme au Canada cette habitude a été constante pendant tout l'ancien Régime. Le gouverneur baron Dubois d'Avaugour se nommait ainsi à cause de sa terre du bois en Bretagne et de son aïeule Blanche d'Avaugour. Son patronyme était Bellouan qu'il ne porta jamais. (*Généalogie Bellouan-Avaugour*, Bib. N. Paris, F.F. d'Hozier.) Le marquis de Tracy fut le premier de sa race à porter ce nom car ses ancêtres ne s'appelèrent que Prouville. Mgr de Laval était Montmorency et descendait de la Maison de Laval par les femmes. On l'appela longtemps l'abbé de Montigny. Les Voyer d'Argenson étaient Argenson par les femmes. Frontenac était le nom d'une terre des Buade. Saint-Vallier était une terre, La Croix-Chevrière également. Le patronyme de Mgr de LaCroix-Chevrière de St-Vallier était Guerre qu'il ne porta pas. Les Taffanel, petite noblesse de cloche (échevinage) se faisaient appeler LaJonquière à cause d'une seigneurie.

Noblesse, bourgeoisie et peuple avaient, en France, l'habitude très ancienne de ces surnoms. De sorte que pères, fils et frères ne s'appelaient jamais du même vocable. Le fils de Colbert était Seignelay, les Phélyppeaux étaient La Vrillière, Herbault, Pontchartrain, Maurepas. Les Fouquet étaient Belle-Isle et Gisors. A la Révolution, parmi les députés du Tiers, c'est-à-dire les roturiers, on trouve une quantité de gens à surnoms et à particules: Collot d'Herbois, Barrère de Vieuzac, Roland de la Platière, Fabre d'Églantine.

Certaines familles portaient autant de noms qu'elles comptaient de branches. Les Fleuriot, très ancienne noblesse bretonne, qui a compté des chambellans, des ducs de Bretagne au Moyen Age et des amiraux au XIXe siècle, ont porté de nombreux noms de terres: Kernabat, Roudourou, Kernevenoy et se nomment Fleuriot de Langle depuis le XVIIe siècle à cause d'une terre comtale. Les Hennequin, très ancienne noblesse de Paris, ont formé des branches innombrables dont la plus illustre fut celle d'Ecquevilly. On les appelait la Grande Mesnie, c'est-à-dire la Grande Maison, maison ayant le sens de famille. Et quand on se trouvait devant des Boinville, d'Assy, Bliné, Cours-LaVerdie, Semoise,

Chauvigny, etc., tout le monde à Paris savait qu'il s'agissait des Hennequin.

Au Canada, l'usage des surnoms a été général. Les Le Gardeur se nommaient Croizille, Repentigny, Arpentigny, Tilly. Les Ailleboust se divisaient en Manthet (nom patronymique d'une aïeule), Périgny, Argenteuil, St-Vilmé, etc. Il y avait des Jarret de Verchères et des Jarret de Beauregard, des Chorel d'Orvilliers et des Chorel de St-Romain, des Trottier de Beaubien, Trottier des Rivières, Trottier Des Ruisseaux, Trottier Des Aulniers, des Gamelin-Maugras et Gamelin de Châteaueux. Ces surnoms étaient parfois une source de confusion. La Morandière était porté par les Robert et par les Damours, Villebon était le surnom des Chaussegros et des Jordis. La Fresnière fut porté par les Hertel et par les Chauvin, lesquels portaient aussi le surnom de Léry qui appartenait également aux Chaussegros. Et voilà pourquoi les malheureux généalogistes canadiens se trouvent si souvent en présence de sombres énigmes!

Il n'y avait aucune prétention nobiliaire dans la plupart de ces familles à multiples surnoms, non plus que dans la particule dont elles les faisaient précéder. La particule *de* n'avait qu'un sens grammatical sous la monarchie française, et ne possédait aucune signification nobiliaire. Beaucoup de familles nommées plus haut étaient incontestablement roturières. Mais les anciens Canadiens, comme les anciens Français, tenaient à leur individualisme.

Il arrivait très souvent que, dans les actes de l'état civil, les surnoms disparaissent. Ainsi Michel d'Irumberry de Sallaberry, qui épousa Catherine Rouer de Villeray puis Madeleine Juchereau de St-Denis, figure dans ses deux actes de mariage comme "Michel Sallabery" marié à "Catherine Rouer" et à "Magdeleine Juchereau". Le magistrat Chartier de Lotbinière est appelé dans tous les actes et documents "le sieur Chartier". (Décret du Conseil Supérieur de Québec qui maintient le sieur Chartier comme juge dans le procès Perrot, Sept. 1674: Arch. Nationales, Paris, *Série Moreau-St-Méry*, vol. 2, p. 270 — *Procès-Verbal et Inventaire du château de Québec pour le Vicomte d'Argenson*, par Louis-Théandre Chartier: Corr. Off. 2e Série, vol. I.). De même

le sulpicien Dollier de Casson ne paraît dans les documents que sous son patronyme, notamment dans le Procès-Verbal de prise de possession du lac Érié en 1669 qu'il a signé "François Dollier". (Arch. Nat. Paris, *Colonies C. II, A. Vol. 3, p. 53*) Les Dollier étaient d'une ancienne noblesse de Nantes. Casson était un nom de terre. Dans l'acte de concession de la seigneurie de L'Assomption, le 16 avril 1647, par la Compagnie de la Nouvelle-France, à Pierre Le Gardeur, il est spécifié que cette propriété est bornée par la "concession des sieurs Chevrier et Le Royer". Il s'agit de Chevrier, baron de Faucamp et Le Royer de La Dauversière. (*Cahier d'intendance, no 2, concessions en fiefs, f. 414, publié par P.-G. Roy: Inventaire des concessions, vol. 1, p. 257.*) Dans une lettre de Frontenac au Ministre, le premier parle des sieurs Migeon, Juchereau et Dollier, c'est-à-dire de Migeon de Bransat, Juchereau de St-Denis et Dollier de Casson (*C. II, A. 12, pp. 422-468*). En France également les actes de l'état civil et les documents officiels n'étaient souvent signés que des patronymes. Et la loi exigeait que les Ordonnances du Roi ne fussent contresignées que des patronymes des ministres, secrétaire d'état et présidents de parlements. Si bien que le marquis de Louvois, le marquis de Seigneulay, le duc de Gesvres, le comte de Maurepas ne signaient que Letellier, Colbert, Potier et Phélypeaux.

Dans la correspondance du gouverneur et de l'intendant du Canada au XVIIIe siècle, il est souvent question du sieur Michel, et c'est de Villebois de LaRouvillière qu'il est question. Michel était le patronyme de cette famille. Parfois, le même homme est appelé par son patronyme et son surnom, indifféremment. Dans une lettre, le marquis de Vaudreuil demande un congé pour le sieur Mariauchault et dans une autre la croix de St-Louis pour le sieur d'Esglis. C'était le même officier, appelé Mariauchault d'Esglis. (*C. II, A. 120, f. 12 et f. 300.*) M. de Beauharnois écrivait en 1740: "Je vous recommande, Monseigneur, le sieur Richarville de Carqueville dont je vous parlai déjà l'année dernière sous le nom de Claude Drouet." (Arch. N. Paris, *Colonies C. II, A. 74, f. 89-92*).

Les membres d'une même famille signaient un acte de

noms différents les uns ayant gardé le patronyme, les autres adopté des noms de terre. En 1504, deux frères prêtent serment au Roi comme ballis d'épée en Provence et l'un signe Pierre de La Roque, l'autre Jean de Roquebrune (Arch. des Bouches-du-Rhône, Fonds Parlement de Provence, 3. Pièce 12). Certains membres de cette famille ont porté le surnom de Couillaud à cause d'une alliance avec les Couillaud de Hauteclair. Dans un acte de mariage, au Canada, à la fin du XVIIIe siècle, le fils signe La Roque et son père signe Roquebrune. Le fils de l'intendant Raudot était appelé M. de Chalus. L'amiral Salaberry de Benneville ne porta jamais le patronyme d'Irumberry qui était celui de sa famille. Il ne signait que Benneville. Le frère du chevalier de Grais était appelé Merville, et ni l'un ni l'autre ne signaient jamais leur patronyme qui était Le Gouez. Tous deux furent officiers au Canada. Dans une lettre de Jean Talon à Colbert on lit : "M. de Bécancourt m'a demandé une terre pour son frère le sieur Fortel. Deux frères poitevins, les sieurs de La Hunaudière et d'Orfeuille sont venus dans la colonie. M. de Buterné, frère de M. le chevalier Arnoul, cherche une terre". (Arch. N. Paris, C. II, A. 3, p. 302)

Les familles étaient parfois si nombreuses, en France comme au Canada, que les surnoms étaient une nécessité pour reconnaître les différentes branches. En Limousin et Périgord, au XVIIe siècle, les Vassal étaient plus de trente branches. En Bretagne, les Courson formaient un véritable clan, de même que les Goyon et les Kersauson. Un proverbe breton disait : "Frappez buisson, il en sort Goyon, Courson ou Kersauson".

Beaucoup de familles canadiennes abandonnèrent peu à peu leurs patronymes ou leurs surnoms. Dès la seconde génération au Canada, les La Porte de Saint-Georges devinrent Laporte. Les Montenon de La Rue ne conservèrent que La Rue. Les Morel de La Durantaye laissèrent tomber Morel et les Repentigny abandonnèrent Le Gardeur. Les Baudry de La Marche se divisèrent en Baudry et en Lamarche. Les d'Agneau d'Ouille devinrent Daigneau et Douville. Certaines familles ne conservèrent qu'un morceau de leur ancien nom : les Cotineau, qui se surnommaient Champlau-

rier, ne gardèrent que Laurier. Les Le Brodeur de La Vigne sont devenus Brodeur. Et les descendants d'un officier appelé Le Mondion de Montgaron ne furent plus que des Garon.

Par contre, certains canadiens tenaient à leurs surnoms et même quand ils étaient ridicules. Comme le brave François You, compagnon de La Salle, qui se faisait appeler le sieur de La Découverte pour rappeler son voyage sur le Mississippi, et Jacques L'Archevêque qui, en 1669, se qualifiait sur son contrat de mariage: "L'Archevêque de La Promenade".

(Arch. N. Paris, C. II, A. 3, p. 302.)

R. LA ROQUE DE ROQUEBRUNE  
(à suivre)

---

POURSUITE CONTRE H.-G. WELLS.  
(Vol. 55, p. 51.)

Au sujet du procès pour plagiat intenté par Mlle Deeks à H. W. Wells, voici ce que l'on trouve dans l'ouvrage de Sir Charles Marston. (1)

"En 1931, une Canadienne, Mlle Florence Deeks, intenta dans son pays, un procès en plagiat à M. H.-G. Wells, l'écrivain bien connu, et à son éditeur, la Compagnie Mac-Millan. Mlle Deeks accusait M. Wells d'avoir eu connaissance, par la succursale canadienne de la Compagnie Mac-Millan, d'un manuscrit "*The Web*", qu'elle avait confié à celle-ci, et dont il avait reproduit de nombreux passages dans son livre: "*The Outline of History*".

M. Wells, de son côté, niait formellement avoir eu connaissance de "*The Web*"... (p. 20)... Le juge de la Cour d'Ontario et les juges de la Cour d'Appel d'Ontario ont débouté la plaignante aussi Mlle Deeks fit-elle appel au comité judiciaire du Conseil Privé de Londres... après une longue audience... le 5 novembre 1932, la Cour rejeta l'appel à l'unanimité.

C. B.

---

(1) Sir Charles Marston. *La Bible a dit vrai*. Résultats des fouilles effectuées de 1924 à 1934 en terre biblique. Version française de Luce Clarence. Paris, Plon, 1936, pp. 19-21.